

OCTAVE MIRBEAU ET LE COLONIALISME

Cependant que, dans les années 1880, les grandes puissances prédatrices, l'Angleterre victorienne, la France de la Troisième République et l'Allemagne de Bismarck, étendent leurs tentacules sur le monde et dépècent l'Afrique, dont le roi des Belges Léopold I^{er} exige une part pour sa consommation personnelle [1], peu de voix s'élèvent, parmi les écrivains et ceux qu'on n'appelle pas encore les "intellectuels", pour dénoncer les génocides dont se rendent coupables les Empires en compétition pour le partage du monde, pour le plus grand profit des esclavagistes modernes, des affairistes de tout poil, des gangsters de la spéculation, des commerçants et fonctionnaires coloniaux et, plus largement, de tous ceux qu'Octave Mirbeau appelle des "âmes de guerre". Tous sont également pénétrés de leur bon droit, tous convaincus de l'incontestable supériorité de l'homme blanc, chrétien et civilisé, sur les "sauvages", païens et cannibales [2]. Et encore nombre de ceux qui critiquent les expéditions coloniales, au lieu de mettre l'accent sur les atrocités qui déshonorent l'Europe et de proclamer les droits de tous les peuples à disposer d'eux-mêmes, se contentent-ils souvent d'incriminer le gaspillage des deniers publics, ou de dénoncer l'impéritie des politiciens ou des militaires, pour peu qu'ils subissent un camouflet retentissant, tel que la débâcle de Lang-Son (28 mars 1885), qui a entraîné la chute du ministre Jules Ferry. Quant au mouvement ouvrier et à la gauche républicaine, on n'entend que trop rarement, hélas ! leurs protestations : la majorité des socialistes de toute obédience sont en effet bien convaincus du caractère progressiste et civilisateur de la colonisation entreprise au nom des principes et des valeurs de la République, et nombre d'entre eux sont de surcroît contaminés par une idéologie raciste d'autant plus pernicieuse qu'elle semble aller de soi [3].

Le grand mérite d'Octave Mirbeau (1848-1917, l'imprécateur au cœur fidèle [4], le grand démystificateur, le justicier des Arts et des Lettres [5], l'intellectuel libertaire et le courageux dreyfusard [6], a été de ne pas se contenter de critiques superficielles, ne remettant en cause, ni le principe même du colonialisme, ni les formes prises par la colonisation de continents entiers, mais de stigmatiser au vitriol la sanglante appropriation du monde par les grandes puissances européennes au nom de valeurs — la "civilisation", le "progrès" et l'"Évangile" —, auxquelles les conquêtes militaires par le fer et par le feu ne cessent pourtant d'apporter des démentis sanglants et qui n'apparaissent plus, dès lors, que comme d'hypocrites mystifications.

En 1885, Mirbeau fait paraître sous son nom une douzaine d'articles, dans les colonnes du *Gaulois* et de *La France*, où il critique la politique coloniale de Jules Ferry, président du Conseil, et de Félix Faure, secrétaire d'État aux colonies, et, sous deux pseudonymes, une étonnante mystification littéraire, les *Lettres de l'Inde*, qui ne seront publiées en volume qu'en 1991. Il vient alors d'achever sa mue, au cours du "grand tournant" de 1884, et, après douze années où, pour assurer sa pitance quotidienne, il a prostitué sa plume de "prolétaire de lettres [7]" à divers employeurs successifs, il entreprend sa rédemption [8] par le verbe et entame ses grands combats pour son idéal de Justice et de Vérité [9] dans tous les domaines. Mais il ne s'est pas encore rallié officiellement à l'anarchisme (il franchira le pas en 1890) et il n'en a pas encore fini avec les besognes alimentaires, dont font précisément partie ces pseudo-lettres. Il les a en effet rédigées pour le compte d'un haut fonctionnaire versé dans les langues orientales, François Deloncle, envoyé en mission officieuse en Inde et auteur de rapports confidentiels expédiés à Jules Ferry. Son rôle de "nègre" consiste à donner une forme littéraire et à conférer le plus d'écho possible aux observations et aux recommandations de son commanditaire. Ce statut de négritude explique ses prises de position ambiguës, pour ne pas dire contradictoires, dans la mesure où les vœux de Deloncle ne coïncident pas vraiment avec ses positions personnelles : ainsi, d'un côté, il chante les louanges des bouddhistes cinghalais, admire le détachement philosophique des Hindous et leur sagesse faite de résignation, loue l'admirable capacité de résistance des peuples de l'Inde à l'impérialisme britannique, et préconise leur indépendance ; mais, de l'autre, il oppose le bon colonialisme français, pacifique et respectueux des cultures locales, tel qu'il est censé être mis en œuvre à Pondichéry, où "nous avons façonné les indigènes à nos libertés" et où "tout se traite en

place publique [10]”, au sanglant et arrogant colonialisme anglais, qui planifie criminellement la famine des Indiens et ne leur reconnaît aucun droit humain. Il contribue ainsi, *volens nolens*, à la mystification qu’il combat par ailleurs... Sous un autre pseudonyme, la même année, il reprend cette opposition, bien trop commode pour ne pas être suspecte, dans ses *Chroniques du Diable* de *L’Événement* [11].

Quand il pourra enfin voler de ses propres ailes, il n’aura plus besoin de recourir à ce type d’équilibrisme douteux, qui n’a pas dû manquer de tarauder sa conscience exigeante. C’est ainsi qu’une de ses premières contributions au nouveau grand quotidien *Le Journal*, lancé à l’américaine à l’automne 1892, est un article rédigé à l’occasion de la sanglante conquête du Dahomey par les troupes du colonel Dodds. Intitulé “ Colonisons ”, il est signé du pseudonyme de Jean Maure [12], derrière lequel son ami Camille Pissarro, compagnon en anarchie, n’a pas eu de mal à reconnaître la plume d’Octave Mirbeau [13]. Si l’auteur de *L’Abbé Jules* (1888) et de *Sébastien Roch* (1890) recourt de nouveau à un pseudonyme, ce n’est plus pour camoufler sa négritude [14], mais tout simplement parce que, pour donner à sa chronique l’autorité de la chose vue, de ses yeux vue, il feint d’avoir séjourné en Inde et visité Ceylan, où pourtant il n’a pas plus posé les pieds que le signataire des *Lettres de l’Inde*. Quand, six ans plus tard, au cours de l’affaire Dreyfus, il reprendra son article, avec quelques variantes, mais en le signant de son nom cette fois, et sous un nouveau titre, féroce et ironique, “ Civilisons ! ”, force lui sera de prêter ses vrais-faux souvenirs à un voyageur prétendument rencontré la veille et dont il se contentera, sans grand effort de crédibilité, de rapporter la “ conversation ”.

Pour toucher les quelque deux millions de lecteurs potentiels du quotidien de Fernand Xau, qui tire alors à 600 000 exemplaires, Mirbeau met en œuvre une pédagogie de choc, destinée à les obliger à regarder en face ce qu’ils s’obstinent à ne pas voir, ou à leur révéler sous un jour nouveau ce que la propagande habituelle enrobe dans un verbiage cynique. Procédant par étapes, et avec circonspection, il évoque tout d’abord les atrocités commises par les Anglais à Ceylan, que les lecteurs français, facilement anglophobes, sont à coup sûr prêts à condamner, avant de généraliser à toutes les expéditions coloniales passées et bien connues (celles des Espagnols en Amérique) et d’en arriver aux guerres présentes (celles de la République Française en Afrique). Il y met les formes et, avant d’asséner l’idée-force de son article — “ *l’histoire des conquêtes coloniales sera la honte à jamais ineffaçable de notre temps* ” —, il prend bien soin de préciser que le recul n’est pas suffisant pour juger du présent, mais que le passé est lourd d’enseignements consignés par l’histoire. Il s’appuie aussi sur l’autorité du philosophe anglais Herbert Spencer et de l’écrivain américain Washington Irving pour donner plus de poids à son implacable condamnation. Et surtout il joue avec brio de trois oppositions saisissantes qui ne peuvent que frapper les lecteurs : d’abord, entre la charmante innocence des indigènes de Ceylan [15], ou l’état de légitime défense des pauvres bougres d’Arabes à qui on vole leurs femmes et leurs terres, et la barbarie inexpiable des militaires coloniaux, anglais ou français, qui perdent tout sentiment humain dès qu’ils se trouvent en présence de “ l’autre ”, jugé inassimilable ; ensuite, entre la morale évangélique, qui prêche le dévouement, le désintéressement et l’amour de l’humanité, et la rapacité des missionnaires, protestants ou catholiques, chargés de bénir les rapines et les massacres au nom d’un dieu d’amour et qui sont tous également bons à jeter dans le même sac d’infamie ; enfin, entre l’horreur des supplices infligés en toute bonne conscience à de prétendus “ *traîtres* ”, qui ne sont jamais que de “ *pauvres diables* ”, et la bonhomie du brave grand-père qui, à la veillée, charme ses innocents petits-enfants en leur racontant avec fierté de prétendus exploits, qui ne font en réalité que révéler son sadisme et sa férocité. Comme quoi le fauve homicide régi par le cerveau reptilien, loin d’être maîtrisé, est toujours en embuscade chez tous les hommes, camouflé sous une mince pellicule de pseudo-civilisation qui craque à la première occasion...

Ainsi Mirbeau combine les évocations atroces de massacres et de supplices, qui ont pour fonction de susciter l’horreur et de choquer la sensibilité, et l’humour noir et grinçant, qui vise à choquer l’esprit et à obliger à se poser des questions. Bien sûr, nombre de lecteurs, “ *aveugles volontaires* ” soucieux de préserver leurs paisibles digestions, ne manqueront pas de se donner

bonne conscience à bon compte en prétendant que le chroniqueur exagère ou affabule. Accusation récurrente, à laquelle Mirbeau ne cessera de répliquer que c'est la réalité qui exagère, et non l'écrivain qui a pour mission de l'exprimer. Reste que les lecteurs dont l'esprit critique n'a pas été complètement laminé par des années de crétinisation programmée par la Famille, l'École et l'Église, ceux que Mirbeau appelle des "âmes naïves" parce qu'ils ont conservé quelques traces de leur innocence d'enfants, ne manqueront pas de s'interroger sur le bien-fondé d'une entreprise qui, sous couvert de progrès et de civilisation, pratique le vol et le massacre à grande échelle, transformant des continents entiers en de terrifiants jardins des supplices.

En juin 1899, Octave Mirbeau publiera, chez Fasquelle, un roman précisément intitulé *Le Jardin des supplices*, étonnant patchwork constitué de la juxtaposition apparemment arbitraire d'articles et de passages narratifs composés à des époques différentes, avec des personnages différents, et sur des tons fort différents, et que rien ne prédestinait à voisiner de la sorte [16]. Selon une technique bien rodée par des années de réemploi, pour que rien ne se perde des créations de l'écrivain-journaliste, il y réutilisera des thèmes abordés dans ses *Lettres de l'Inde* et dans "Colonisons". Dans la deuxième partie du récit, qui porte également le titre de "Jardin des supplices" et qui est supposée se situer dans le bagne de Canton, le romancier renoncera à plaider l'innocence édénique des populations indigènes, car la Chine a une culture pluri-millénaire, et ne cachera aucunement les pratiques "barbares", selon nos critères d'occidentaux, de l'Empire du Milieu, qui, parvenu à son plus haut stade de civilisation, a entamé sa décadence. Il recourra de nouveau à l'arme de l'humour noir — notamment quand il donnera la parole à un jovial bourreau "patapouf" fier de son art, malheureusement en déclin, et qui, à l'instar du colonel de "Colonisons", se glorifiera d'avoir inventé un supplice au raffinement stupéfiant : le fameux supplice du rat [17], qui marquera à jamais l'un des patients les plus célèbres du Dr Freud. Mais il n'en amènera pas moins ses lecteurs à faire deux découvertes qui devraient contribuer à éradiquer leurs préjugés racistes et européocentristes. D'une part, l'Europe est largement aussi barbare que la Chine, en dépit de son vernis de civilisation humaniste et chrétienne, comme en témoignent les atrocités perpétrées par les Anglais en Inde et par les Français en Afrique, prouvant du même coup que la proclamation des droits de l'homme n'est plus qu'une scandaleuse mystification, comme le confirment au même moment, et en France même, les iniquités et les forfaitures commises au cours de l'affaire Dreyfus. D'autre part, les horreurs des supplices chinois s'accompagnent, indissociablement, et témoignent, paradoxalement, d'un culte de l'art, d'un culte de la beauté, et d'un culte de la nature, dont le somptueux jardin est la preuve éclatante, et qui font si cruellement défaut chez les masses abêties de nos sociétés mercantiles.

En s'interdisant tout manichéisme confortable, et en refusant de faire de la vieille Chine un contre-modèle idéalisé pour les besoins de la jeune Europe, Mirbeau joue son rôle d'inquisiteur et d'empêcheur de penser en rond, c'est-à-dire de ne pas penser du tout. Il incite son lectorat, non seulement à se demander si les vrais barbares sont vraiment ceux qu'on lui a fait croire et à remettre en cause les trop commodes catégories du Bien et du Mal, mais aussi à saper les fondements mêmes de "l'ordre social" — comme on appelle, par antiphrase, le sanglant désordre établi. Et il l'oblige à exercer sa liberté et à choisir : soit de se révolter et d'entrer en dissidence par solidarité avec toutes les victimes de l'iniquité, telles que le capitaine Alfred Dreyfus ; soit de se rendre complice, mais en toute connaissance de cause désormais, de toutes les monstruosité qui se perpétrent quotidiennement à la surface de la Terre[18].

Pierre MICHEL

Président de la Société Octave Mirbeau

[1] Dans *La 628-E8*, 1907 (recueilli dans le tome III de son *Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, Paris - Angers, 2001), Octave Mirbeau stigmatisera la monstruosité de ce qu'il appellera "le caoutchouc rouge" : plusieurs millions de noirs paieront de leur sang et de leur vie l'exploitation forcenée du caoutchouc dans le Congo belge, propriété personnelle du roi Léopold

1^{er}, affairiste sans scrupules.

[2] Dans *Le Jardin des supplices* (1899), ce seront des blancs que Mirbeau présentera comme des cannibales, dans un passage qui est un chef-d'œuvre d'humour noir (chapitre VI de la deuxième partie ; *Œuvre romanesque*, tome II, 2000, pp. 219-220).

[3] Il faudra attendre l'affaire Dreyfus pour que l'extrême gauche de l'époque, les socialistes et les anarchistes, se débarrassent d'une autre déplorable idéologie qui en avait contaminé beaucoup : l'antisémitisme. Pour nombre d'entre eux, en effet, jusqu'à l'Affaire, qui a entraîné une prise de conscience, "juiverie" rimait avec "oligarchie" et "antisémitisme" avec "anti-capitalisme". L'anarchiste Sébastien Faure fera alors son *mea culpa*.

[4] Voir la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, Paris, 1990, 1020 pages.

[5] Voir ses *Combats esthétiques*, Nouvelles éditions Séguier, Paris, 1993, deux volumes, et ses *Combats littéraires*, à paraître.

[6] Voir ses *Combats politiques*, Librairie Séguier, Paris, 1990, ses *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, et ses articles recueillis dans *L'Affaire Dreyfus*, Librairie Séguier, Paris, 1991.

[7] Il emploie l'expression dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883. Mirbeau a travaillé successivement pour Dugué de la Fauconnerie, ancien député bonapartiste de l'Orne, pour le baron de Saint-Paul, député bonapartiste de l'Ariège, pour Arthur Meyer, le directeur du *Gaulois*, légitimiste, et pour le banquier Edmond Joubert, vice-président de Paribas et commanditaire des fameuses *Grimaces* de 1883. Il utilisera maints souvenirs de cette époque de négritude et de prolétariat de la plume dans un roman posthume et inachevé, *Un gentilhomme* (recueilli dans le tome III de son *Œuvre romanesque*, 2001).

[8] Après avoir publié son premier roman avoué, *Le Calvaire*, en novembre 1886, Mirbeau entendait lui donner une suite, jamais écrite, qui devait s'appeler *La Rédemption*.

[9] Justice et Vérité seront précisément les valeurs cardinales des dreyfusards. Mirbeau y ajoute la Beauté, et dans sa tragédie prolétarienne *Les Mauvais bergers* (1897), il réclamera même "le droit à la beauté" pour les ouvriers.

[10] *Lettres de l'Inde*, L'Échoppe, Caen, 1991, p. 69.

[11] Voir *Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1994.

[12] C'est seulement au bout de seize mois qu'il entamera sa collaboration hebdomadaire au *Journal* sous son propre nom. Elle durera de janvier 1894 à mai 1902.

[13] "Colonisons" a paru dans *Le Journal* le 13 novembre 1892. "Civilisons !" paraîtra, dans le même *Journal*, le 22 mai 1898.

[14] Mirbeau a rédigé également comme nègre une quinzaine de volumes, romans et recueils de nouvelles. Cinq de ces romans sont publiés en annexe de mon édition critique de son *Œuvre romanesque* : *L'Écuyère*, *La Maréchale*, *La Belle Madame Le Vassart*, *Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine*.

[15] Même procédé dans *Le Jardin des supplices*, où un explorateur tueur de noirs les qualifie, ce nonobstant, de "doux et gais comme des enfants" et les compare à des lapins en train de jouer "dans une prairie, à la bordure d'un bois" (*op. cit.*, p. 220).

[16] Voir notre introduction au roman, dans le deuxième volume de notre édition de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau (pp. 133-154) ; et notre article, "Le Jardin des supplices : entre patchwork et soubresauts d'épouvante", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 2, 1995, pp. 46-72).

[17] *Op. cit.*, pp. 286-295 (chapitre VI de la deuxième partie).

[18] C'est également à ce genre de choix douloureux que Mirbeau veut contraindre les spectateurs ou les lecteurs de ses *Farces et moralités*, notamment *Le Portefeuille* et *Scrupules* (1902). Voir notre édition critique de son *Théâtre complet*, Eurédit, Cazaubon, quatre volumes, 2003.